

Azur

Ouf, il est encore là ! Courir avant que les portes ne se ferment ! C'est bon, j'y suis. Je m'écroule transpirant sur le siège. Le train est rempli des mêmes visages fermés des pendulaires que je croise matin et soir et dont beaucoup me sont désormais familiers. C'est alors que je remarque la personne assise en face, côté fenêtre qui me jette un coup d'œil furtif. C'est son accoutrement qui attire d'abord mon attention : une sorte de déguisement exubérant dans le style Manga japonais. Elle doit probablement se rendre à une fête. Je profite que son visage soit tourné négligemment vers la vitre du train pour détailler son excentrique tenue : tunique, jupette et escarpins assortis couleur azur, de longues chaussettes blanches, cuisses nues. Elle est coiffée d'une épaisse perruque blonde d'où dépassent de ridicules oreilles d'elfe factices. Plusieurs colliers en plastique couvrent son profond décolleté avec de lourds pendentifs émeraude, rubis, lapis-lazuli et saphir de pacotille. Son visage, soigneusement maquillé, semble très pâle, mais soudain je remarque avec surprise son regard posé fixement sur moi dans le reflet de la vitre. Je le fuis le temps d'une seconde, puis irrésistiblement, et très doucement, j'y reviens, attiré par l'étrangeté de son attitude. Elle me regarde toujours, impassible. Je me sens gêné pour elle, mais en même temps il m'est devenu impossible de détourner le regard. Le bleu délavé de ses grands yeux aux contours noircis me captive. Je m'enfonce lentement dans leur infinie profondeur, sans pouvoir en saisir la moindre expression. Le train s'arrête. Je dois descendre. Je ne le peux pas. Mais si. Il le faut. Je me lève. Je fais un pas. Mais ma main gauche ressent un effleurement, puis de petits doigts frêles qui la saisissent. C'est elle. Nos regards se croisent soudain et un bruit assourdissant éclate, comme si un avion de chasse avait franchi le mur du son juste au-dessus de notre wagon. Puis le silence. Total. Immense. Absolu. J'ose un regard autour de moi. Tout apparaît figé. Passagers inertes. Pétrifiés dans l'instant de la déflagration. Au dehors, un pigeon, stoppé net en plein vol, suspendu dans l'air, immobile, temps arrêté. Seule cette fille semble encore animée. Elle me regarde toujours et un splendide sourire se dessine progressivement, illuminant tout son visage. Le rouge de ses pommettes me semble alors plus réel qu'avant. Ce que j'avais cru être une perruque se révèle être une véritable toison. Ses oreilles bougent ! Sa bouche entrouverte, laissant apparaître ses dents se rapproche de mon visage. Dans un mouvement infiniment lent, elle se hisse sur la pointe de ses escarpins et nos lèvres se touchent. Alors un tourbillon d'effluves animales mêlées à un parfum de vanille m'envahit. Sa petite langue mouillée se glisse dans ma bouche provoquant une excitation comme jamais je n'en ai connu. Ses bras m'enlacent, compressant sa poitrine contre la mienne avec une immense tendresse. Je sens la douce griffure des ses ongles dans mon dos alors que ses baisers me pénètrent divinement. Puis, très lentement, elle glisse ses mains au plus profond de mes poches de pantalon et me sourit. Mais ses grands yeux semblent alors inquiets. Ils scrutent autour d'elle et soudain notre wagon est brusquement secoué. Les passagers s'animent à nouveau. Le pigeon a disparu. Ses yeux me disent que je dois y aller. Vite. Une seconde secousse, plus forte que la première, ébranle à nouveau le wagon. Son regard me supplie maintenant de

partir. Sans réfléchir, je tourne les talons et file vers la sortie. Et lorsque j'arrive sur le marchepied, une troisième et encore plus violente secousse me projette sur le quai.

J'ouvre les yeux. Je suis à terre. Des gens circulent autour de moi. Une dame se penche vers moi. "Ça va ? Vous avez besoin d'aide ?". Je me relève, un peu sonné. Je la remercie et constate que mon train redémarre. Tandis que les wagons défilent devant moi, j'aperçois la fille au costume azur qui m'observe impassible derrière la vitre, avant de disparaître, emportée par le train.

Durant toute la journée, je n'ai de cesse de penser à elle et de retourner cette histoire dans tous les sens. Le soir, j'en suis arrivé à la conclusion que j'ai sûrement rêvé après m'être assoupi dans ce train, puis, mal réveillé, j'aurais raté la marche en descendant. A l'heure du coucher, je suis enfin apaisé, mais peut-être aussi un peu déçu. C'est alors qu'en me déshabillant, je trouve au fond de ma poche de pantalon un saphir, énorme, tenu par six griffes d'un sertissage en or massif.